

Remonter le fleuve

Stanley Péan

50

Number 50, Summer 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/4558ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Péan, S. (1997). Remonter le fleuve. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (50), 68–72.

Remonter le fleuve

Stanley Péan

Quelques semaines après que le médecin lui eut annoncé le diagnostic, Anthony Solomon l'a rappelée de Paris pour la première fois depuis six ans. Pourquoi maintenant, pourquoi après tout ce temps, aurait-elle voulu savoir. Lui-même n'en était plus tout à fait certain. L'attente des résultats l'avait laissé dans un état à ce point lamentable que le verdict fatidique lui était apparu comme un soulagement.

Les premiers jours, il les avait passés à déambuler à l'aveuglette dans ces coins de la Ville lumière qu'il évitait depuis des mois, pas encore remis de son récent bide amoureux. Puis il s'était enfermé dans son atelier avec pinceaux et tubes, croyant pouvoir exorciser le mal sur le canevas. Peine perdue ! L'aurore le surprenait, exténué, les yeux cernés, affalé lamentablement devant des toiles vierges.

Et alors ? Peut-être une voix dehors avait-elle prononcé le prénom de Marjolène, peut-être avait-il entendu un rire qui ressemblait au sien, respiré une odeur qui la rappelait à son souvenir... Qui saurait le dire ? Toujours est-il qu'un matin, il avait cessé de lutter contre la pulsion pressante et appelé l'assistance annuaire canadienne, croisant les doigts dans l'espoir qu'elle n'ait pas quitté la région de Québec. Distract, il n'avait pas songé au décalage horaire et avait composé le numéro, tout bonnement. Six ans plus tard.

Somnolente, Marjolène l'a d'abord écouté l'informer de son intention de rentrer au pays. Revenue du choc initial, elle s'est mise à hurler, lui reprochant son départ, ses feintes, ses silences et son culot de l'appeler d'outre-mer, après tout ce temps, au beau milieu de la nuit, lui reprochant tout ça à la fois et quoi

d'autre encore. Solomon l'a laissée ventiler sa colère avant d'insister pour la revoir. Sans doute aurait-elle préféré qu'il use d'un ton suppliant au lieu de ce détachement clinique.

Maudissant sa faiblesse, Marjolène a fini par accepter. Ils se sont fixé rendez-vous, le surlendemain, dans cette brasserie du Vieux-Port qu'ils fréquentaient jadis.



Sitôt franchies les portes de l'aéroport, il jette son léger bagage sur la banquette d'un taxi. Durant la course, il scrute le paysage urbain. Que cherche-t-il? Une enseigne, un immeuble familier, n'importe quoi pour se convaincre qu'il revient bel et bien chez lui. À la radio, un chanteur country ânonne une médiocre traduction française de *Mona Lisa*.

Il reste quelques minutes avant les retrouvailles. À sa demande, le chauffeur le dépose devant l'Agora. Il la contourne, en direction des berges. On n'y voit que des grappes d'ados qui traînent, cigarette au bec, plaisantant entre eux et se moquant des touristes. Solomon longe le fleuve dans le sens du courant, se remémorant des balades semblables, autrefois.

Marjolène.

Son nom, tel le refrain d'un blues lancinant et amer.

Au bout de la promenade, il voit le pont de l'île enguirlandé de lumières. Il glousse, égrenant en silence un chapelet de lieux communs concernant toute cette eau qui a coulé sous les ponts, sans compter les ponts qui ont fini emportés par la débâcle.

Marjolène.

Un coup d'œil à sa montre suffit à le ramener au présent. D'un pas hâtif, il rebrousse chemin, à contre-courant, comme si son salut en dépendait.

Solomon la retrouve. À leur table. Tendue, Marjolène ne sait si elle doit l'embrasser ou le gifler ou lui fichier son poing en pleine figure. Elle ne fait rien de tout ça, se borne à lui serrer la main. Il s'assied, commande une rousse maison, vite suivie d'une

deuxième et d'une troisième. La conversation s'enclenche, ponctuée de longues plages de silence. Après quelques ratés, le dialogue atteint sa vitesse de croisière, comme si ces paroles échangées dans le brouhaha enfumé pouvaient compenser six années.

Grâce aux revues d'art contemporain, elle a pu suivre ses succès de loin, avec une fierté mêlée de rancœur à l'idée de n'être plus sa Muse. Il esquisse un sourire gêné, à l'évocation de leur rupture, de sa trahison. Il n'a pas envie que se dresse entre eux le spectre de l'Autre, celle qu'il avait suivie outre-Atlantique dans un élan de passion irraisonnée. Il voudrait que ces retrouvailles se déroulent sous le signe de la badinerie.

Malgré sourires et blagues, l'ambiance demeure malaisée. Maîtrisant tout juste ses hoquets, Marjolène lui demande pourquoi il est revenu. Elle a tant souffert, souffre encore autant. Il ne sait quoi dire, ne connaît pas lui-même la réponse, pas tout à fait. Il se garde cependant de parler du diagnostic des médecins.

Il se fait tard, elle travaille demain matin. Ivresse et nostalgie aidant, elle l'invite chez elle, puisque à dessein il n'a pas réservé de chambre d'hôtel. Épongeant à son tour une larme discrète, il engloutit sa dernière gorgée, se lève, la suit.

Elle habite Lévis maintenant. Ils doivent se dépêcher pour ne pas manquer le traversier. Sur le pont promenade, appuyés contre le garde-fou, ils lèvent les yeux vers le château Frontenac illuminé, avec ses airs de demeure de magiciens. Ils parlent encore, Marjolène surtout, comme pour empêcher le ronronnement du moteur de les engouffrer. Il l'écoute distraitement, intrigué par l'air familier de ce clochard tout près. L'ivrogne marmonne un soliloque incohérent à propos du fleuve qui n'est plus ce qu'il était. Bizarre, Solomon aimerait penser que ce vieil homme dépenaillé lui rappelle son défunt père ; ça lui ferait un alibi pour les papillons dans ses tripes.

Le bateau avance si lentement qu'on pourrait le croire immobile. Solomon laisse son regard se perdre au loin. La bise lui souffle un mot à l'oreille, « Styx », qu'il répète machinalement

et Marjolène, s'imaginant qu'il fait allusion à ce groupe rock qu'ils avaient tant aimé, entonne le refrain de *The Best of Times*. Il n'ose dissiper l'équivoque, se contente de l'accompagner, même s'il chante toujours aussi faux. Les paroles lui reviennent cependant peu à peu et un vers résonne dans sa tête : *tie back the hands of time*.

Juste une chanson et déjà les doigts sur le garde-fou se réapprovoisent, s'enchevêtrent.

Parce qu'il fait encore beau, Marjolène suggère de monter à pied. Une interminable suite de marches en bois, entrecoupée de paliers, s'étire sur le flanc de la falaise selon un angle vertigineux. Une fois en haut, il faut encore gravir une côte à pic avant d'arriver chez elle. Au moment de glisser la clé dans la serrure, elle le prie d'excuser le bordel. L'avertissement le fait sourire quand il constate l'étendue du présumé désordre, quatre cinq revues sur la table, quelques assiettes près de l'évier, un torchon sur le coin d'une chaise. Il songe au négligé calculé des magazines de décoration qu'on feuillette dans les salles d'attente.

Dans la pénombre, il reconnaît les quelques meubles et bibelots qui ont survécu aux déménagements successifs de Marjo, des vestiges de leur ancienne vie. Il s'étonne de retrouver une de ses premières toiles, accrochée au mur du salon. L'émotion le prend à la gorge. Il préfère détourner les yeux.

La fenêtre du salon donne sur le fleuve, qu'on regarderait pendant des heures, la tête pleine d'envies ridicules de communion avec l'infini. Au son de Supertramp, un petit joint, histoire d'amadouer le sommeil. Voilà que les albums de photos se retrouvent par enchantement sur leurs cuisses. Toute une vie, fragmentée et fixée sur papier et ces bouffées de pot qui font ressurgir des vagues de réminiscences rose bonbon ou triste-bleu, promesses non tenues, rancunes mal éteintes et l'image d'un berceau vide, coup de dague en pleine poitrine.

Le pétard encore fumant, les albums éparpillés sur la moquette, les bouches avides, on dirait des noyés cherchant de l'air. Le désir est une bête qui ne meurt jamais tout à fait.

Cédant à de vieux réflexes et parce que tous deux ont désespérément besoin de se sentir en vie, ils s'embrassent, d'abord avec une maladresse de puceaux, puis avec fureur. Au plus fort de la fougue, Marjolène le repousse, se redresse, lui tend la main. Sans un mot, il se laisse entraîner vers la chambre.

Dans le clair-obscur, ils se déshabillent avec pudeur. Larmes aux yeux, elle lui redemande pourquoi il est revenu. En guise de réponse, il déverse un raz-de-marée de caresses sur ce corps asséché par le manque. Sous ce toucher jamais remplacé, elle jouit, gémit son nom encore et encore jusqu'à ce qu'il se coule en elle, se laisse dériver.



Elle dort maintenant, à poings fermés.

Lui pas. Le malaise lui interdit le sommeil.

Il sort du lit sans bruit. Sous l'éclat des lampadaires filtré par les rideaux, il trouve à Marjolène un air angélique. Il dépose un dernier baiser sur son front trempé de sueur. La gorge nouée, il se rhabille. Elle lui en voudra à mort, sans nul doute. Mais à quoi bon laisser un mot d'explication ?

Dehors, il a l'impression de mieux saisir ce qui a motivé son retour. Il redescend les marches jusqu'au fleuve. Le clapotis des flots lui tient un discours dans une langue immémoriale qu'il comprend maintenant parfaitement. Styx, répète-t-il encore. Il repense au vieil ivrogne rencontré sur le bateau puis rigole au souvenir de la maxime millénaire d'Héraclite.

Anthony Solomon se dévêt, prend la peine de plier chemise, pantalons et slip, les range dans son sac. Un dernier regard vers le haut du cap derrière lui, peut-être même un baiser soufflé dans le vent. Puis il plonge dans les eaux noires et entreprend sa remontée du fleuve.